

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 51

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Ce qui nous manque et ce qu'il nous faut.

Le nouvel horaire des chemins de fer et des bateaux à vapeur, publié ces jours à Lausanne, a donné lieu à plusieurs réflexions et comparaisons que nous croyons devoir soumettre à nos lecteurs.

A notre époque de hâte et de fièvre, nos gens d'affaires aiment à partir le matin de bonne heure pour vaquer à leurs affaires pendant la journée et rentrer le soir chez eux. Nos chemins de fer n'ont pas répondu à ce besoin en fixant les départs pour Genève, Neuchâtel et Berne à neuf heures et demie du matin.

En effet, tel voyageur qui aurait volontiers passé un après-midi et une soirée à Lausanne pour affaires, sûr d'arriver le lendemain de bonne heure à Neuchâtel, à Fribourg, à Genève, s'en voit empêché et partira le soir à cinq heures vingt-trois minutes pour aller coucher à Neuchâtel, à Berne ou à Genève, d'où il est sûr de repartir le lendemain avant jour. Le service de nos bateaux à vapeur offre les mêmes inconvénients, tandis que leurs collègues des lacs de Lucerne, Wallenstadt, Constance, Zurich, partent à trois heures du matin, font quadruple course en un jour et rentrent à neuf heures, quelquefois dix heures du soir à leur station de nuit.

Un employé du chemin de fer m'a fait observer que les courses du matin ont eu au maximum quarante voyageurs, ce qui ne payait pas les frais. Ce n'est que trop vrai; et l'on en peut rechercher la cause dans le manque d'activité commerciale et industrielle dans notre canton. Nous n'avons pas de place de commerce. La Banque cantonale, écrasée de comptes de dépôt, gémit, mais elle ne songe pas à créer, ni même à favoriser des activités qui pourraient faire porter de gros intérêts aux millions qui dorment dans ses caveaux. Non, la sève de nos gains périt trop souvent dans les cafés qui sont en aussi grand nombre que les magasins. C'est en vain que la vapeur et l'électricité parcourent l'univers d'un bout à l'autre, unissant tous les peuples en un vaste concert, nous ne savons pas en profiter. Voyez dans la Suisse allemande ce Lucerne,

ce Rorschach, ce Zurich où affluent par Rapperschwyl les mousselines de Saint-Gall, les broderies d'Appenzell, les soies d'Italie, de Richterswyl, Wœdenschwyl, Horgen, les cotonnes et les ardoises de Glaris, les voyageurs de Pfeffers, du Righi, du Pilate. N'avons-nous pas une Dôle, un Signal de Bougy qui est, après Constantinople et Naples, le point de vue le plus beau et le plus célèbre de l'Europe. N'avons-nous pas le Signal de Lausanne qui, avec un hôtel-pension et des promenades bien entretenues dans la forêt, attireraient de nombreux étrangers dans la belle saison. N'avons-nous pas les hauteurs de Rovéréaz qui, avec un bon chemin pour la Tour de Gourze et un autre pour le Signal de Chexbres, où il se bâtit actuellement un hôtel, amènerait un grand mouvement dans cette contrée. Il a fallu qu'un Allemand nous créât le Righi vaudois. Monsieur M. qui a créé l'hôtel Byron, comment l'a-t-on soutenu? Yverdon a également perdu, Morges et Vevey aussi, mais qui énumérera toutes nos pertes?

Amis! nous restons en arrière de notre siècle et en dehors du mouvement européen. Nous végétons, mais nous ne vivons pas. Nous grignottons les minces émoluments de petits emplois mal payés. Allons courage et surtout *union*.

J. Z.

Nous venons de parcourir très-rapidement le nouvel ouvrage de M. Juste Olivier, le *Pré aux noisettes*, afin de pouvoir en détacher quelques pages et les offrir aujourd'hui à nos lecteurs. Voici la description d'une fête villageoise qui leur donnera à tous, nous l'espérons, le désir de lire ce charmant volume. Nous sommes obligés de retrancher, dans notre citation, des passages qui, pour être compris, nécessitent la lecture de l'ouvrage entier.

« La fête de Lunay, où toute la population était invitée s'ouvrait le matin par un service à l'église et revêtait, l'après-midi, son caractère national par un tir à la carabine et une promenade militaire; puis, vers quatre ou cinq heures, elle avait pour clôture un banquet rustique mais copieux, prolongé fort avant

dans la soirée par les hommes d'âge mûr, tandis que, tout à côté, dansait la jeunesse de Lunay et du voisinage. Les voûtes feuillées de trois énormes platanes abritaient avec une égale impartialité le bal et le banquet qui se trouvaient ainsi côte à côte, mais sans concurrence fâcheuse, et, au besoin même, pouvaient se tendre la main. Aux deux extrémités et sur les bords des branches de sapin complétaient cette salle de verdure dont les platanes formaient le toit. Un de ses côtés cependant restait ouvert, le long d'un mur à hauteur d'appui qui soutenait et rehaussait le sol. D'ici, la vue courait d'un trait, mais en pente douce jusqu'au lac, qui s'étendait à distance au pied des montagnes comme une plaine bleue, non moins immobile en ce moment que celle des prés et des champs de ses rives, mais trop belle pour être foulée par des pas humains.

« S'il faut tout dire même, ce n'était pas cette dernière et incomparable décoration de la salle de verdure qui attirait le plus les regards de ceux qu'elle rassemblait sous ses arceaux de feuillage. Pour les danseurs, c'étaient beaucoup plutôt les yeux, il est vrai, rians et limpides de leurs jolies compagnes; pour les convives, au lieu des montagnes qui se dressaient à l'horizon, celles qu'ils espéraient voir bientôt se dresser dans leurs assiettes; au lieu de l'armée des cieux, l'armée des bouteilles, et quant à ce dormant cristal des flots, le grand nombre n'y pensait guère plus qu'à celui des carafes dont le contenu dormait encore mieux.

« Tout s'était passé jusqu'ici dans les règles et comme à l'accoutumée; quelques accidents fortuits étaient même venus animer le tir, lui ôter un peu du sérieux de tout exercice dans lequel l'intérêt et la passion sont en jeu, et préparer déjà les esprits à la bienveillance et à la bonne humeur. Quelques plaisants y avaient amené Jaques Balalarme, un espèce d'idiot ou de « simple » qui passait sa vie à rôder les campagnes, cherchant des nids d'oiseaux et visitant matin et soir ceux qu'il avait découverts, ramassant les fruits tombés sur le bord de la route et ne se faisant pas scrupule d'y en adjoindre d'autres qui, décidément, n'avaient pu rouler si loin. Ceux qui l'avaient amené au tir lui chargèrent une arme, d'ailleurs convenablement; mais au lieu de lui donner une carabine moderne, rayée, courte et relativement légère, ils lui en choisirent une qui avait déjà servi à plusieurs générations. Comme elle était longue et pesante, ils y ajoutèrent un échafaudage de banquettes s'élevant à la hauteur de l'œil et sur lequel il pourrait au besoin la laisser reposer par le milieu du canon. Il s'approcha de la carabine, l'appuya ou plutôt l'enfourcha, à l'aide de ses voisins, dans le creux de son épaule naturellement en saillie, la soutint même en l'air de son bras rugueux, lui communiqua de haut en bas et de gauche à droite le balancement involontaire de son corps toujours assez mal de niveau, se rendit un peu plus stable en écartant les jambes autant que leur courbe le lui permettait, ferma un œil, puis l'autre, en tordant la bouche dans le sens opposé,

essaya ainsi de quel œil on visait et, n'y voyant pas pour lui de différence appréciable, toucha la détente... Le chien s'abattit, l'étincelle jaillit, mais l'arme fit long feu. Alarmé de ce bruit de fusée pétillante à son oreille, Jaques déposa prestement la carabine sur ce qui lui servait de support et, se secouant les doigts, s'enfuit avec des grimaces épouvantables, mais au même instant le coup partit, et le bon de l'affaire, c'est que la balle alla se planter droit au fin milieu de la cible. Ce fut le plus beau coup du tir.

« On ramena Jaques, on ramassa la carabine parmi les débris de l'échafaudage de banquettes qu'elle avait fait crouler; on ne pouvait lui donner le prix, car ce n'était pas une personne morale, ni à Jaques, puisqu'elle avait fait le coup toute seule, double décision qui arrangea fort les tireurs; mais on couronna la vieille arme de guerre, dont le dernier exploit dépassait tous ceux de sa jeunesse, on mit un énorme bouquet dans sa gueule de fer, on la promena ainsi empanachée et enrubanée, aux sons de la musique et du tambour, et on la fit porter à Jaques, auquel on donna en outre, dans le festin, non la place d'honneur, mais ce qu'il eut la sagesse d'estimer davantage, une assiette qui ne désemplassait pas.

« Le festin s'ouvrit donc sous des auspices assez gais, Aussi n'eut-il pas de ces silences trop éloquentes où l'on n'entend que la voix des fourchettes. Tout en s'escri-mant au mieux de la sienne, chacun trouvait le moyen, sans perdre une bouchée, de dire un mot à son voisin; mais au dessert on se tut pour écouter les toasts, les « santés » comme disent les bonnes gens de Lunay. « Qu'il vive! » est la finale obligé des toasts au pays de Lunay. Sur quoi toute l'assistance entonne la chanson consacrée :

A cette santé que chacun y réponde!

Amis buvons tous à la ronde,

Buvons tous à cette santé!

Ici un point d'orgue aigu, prolongé jusqu'au fond du verre. Et alors, en fougueux scherzo :

Maudit soit qui n'en boira

Et qui ne s'en gargouille, gouille,

Maudit soit qui n'en boira

Et qui ne s'en gargouillera!

Puis de nouveau un ton lent et grave, approprié à la sagesse des réflexions qui vont suivre, mais revenant peu à peu vers la fin à l'allégo :

Qui en boit

S'en ressent,

Qui n'en boit

S'en repent.

Vaux mieux boire et s'en ressentir,

Que de n'en pas boire et s'en repentir.

Maudit soit qui n'en boira

Et qui ne s'en gargouille, gouille;

Maudit soit qui n'en boira

Et qui ne s'en gargouillera. »